

CHRONICA

Editor: IMRE ÁRON ILLÉS

Contents

PÉTER BALÁZS	
L'antiprotestantisme de Buchez, catholique jacobinisant des années 1820-1830.....	5
NÓRA DÁVID	
Apocalypsis and Space The Journeys of Enoch in Light of Spatial Theories.....	19
PÉTER ÁKOS FERWAGNER	
Rivalité entre alliés: course germano-ottomane pour le Caucase (1918).	33
SAMEE HASAN	
The Armenian Patriarch in the Levant, Abraham-Pierre I Ardzivian 1742-1749, Peter the First.....	49
PÉTER JUHÁSZ	
Huns, Ogurs, Avars and Hungarians. The Name Hun in the Byzantine Literature.....	59
PÉTER KAPI	
The Image of the Druids in Pliny's Natural History.....	70
BEÁTA KORNÉLI	
The Creation and Fall of the First and Second Saudi States.....	78
ERZSÉBET MISLOVICS	
Changes of Names in the Munk and Goldzieher Family.....	93
ANTUN NEKIĆ	
Short Remarks on the Murder of Queen Gertrude (1213).....	103
BÁLINT ORMOS	
Villa Tiburtina Manili Vopisci. The Significance of the Otium-villa in Roman Cultural History.....	113
RITA SIMON	
The System of Relations of the Governors of Balat.....	123
ÁGNES T. HORVÁTH	
Supplements to the Ancestry of Sidonius Apollinaris.....	154
SÁNDOR LÁSZLÓ TÓTH	
The First Great Battle of the 15 Years' War, the Battle of Székesfehérvár.....	164
ISTVÁN TÖRŐCSIK	
Sources of the Ottoman Turkish Construction of Szeged Castle.....	174
BEÁTA VARGA	
The Development of Ukrainian National Identity.....	190
ZHIVKO VOYNIKOV	
The Ancient Bulgarians – Who Were They? A New Look at the Old Question.....	200

MEIRAMBЕК ZHUMANGALIYEV
Некоторые аспекты седентаризации куманов на территории
Венгрии в 13–15 вв..... 232

Rivalité entre alliés: course germano-ottomane pour le Caucase (1918)

PETER ÁKOS FERWAGNER*



Rivalry between the Allies - German-Ottoman race for the Caucasus (1918). *In the last year of World War I, in 1918, somewhat unexpectedly, the two allies, Germany and the Ottoman Empire, faced each other. The reason for the hostility was that both powers demanded the Caucasus region, the routes and raw materials of strategic importance. The Ottoman government could also take steps to unite the Turkish peoples and compensate for the loss of territory in Mesopotamia and Syria. In the summer of 1918, conflicts of interest almost led to a rift between the two allies, with even minor armed clashes. It has been proven that the interest of a great power can override the alliance at any time.*

Keywords: *World War I, Germany, Ottoman Empire, Caucasus, Baku.*

Au cours de la dernière année de la Première Guerre mondiale, un tournant étrange et quelque peu inattendu s'est produit dans la région du Caucase. Les deux alliés des années précédentes, l'Allemagne et l'Empire ottoman, se sont affrontés en raison de leurs intérêts de puissance conflictuels, et des affrontements ont éclaté entre eux. Ce virage à 180 degrés de la politique des deux « alliés » indique que les intérêts nationaux peuvent l'emporter sur l'alliance à tout moment et transformer des amis en ennemis dans des circonstances extrêmes.

L'Allemagne impériale a conclu une alliance avec l'Empire ottoman au début de la Première Guerre mondiale, en août 1914. Ce traité secret d'alliance stipulait que « l'Allemagne s'engage, au besoin par la force des armes, à défendre le territoire ottoman au cas où il serait menacé ».¹ Pendant la guerre, Berlin a cherché à remplir cette obligation, notamment en envoyant des troupes au Moyen-Orient. Entre 1914 et 1918, vingt mille soldats allemands ont combattu au total sur différents fronts au Moyen-Orient en alliance avec les Ottomans. Les

* Maître de conférence du Département d'Histoire Moderne et d'Études Méditerranéennes de l'université de Szeged (ferwagner@hist.u-szeged.hu).

¹ HUREWITZ 1972, 1-2.

Allemands ont également fourni à l'État du sultan d'énormes prêts, des produits agricoles et des matières premières essentiels, ainsi que des armes et du matériel militaire vitaux.²

Cependant, la dernière phase de la guerre a remis nettement en question cette alliance. La cause de la détérioration des relations doit être recherchée dans les événements des dernières années de la guerre. En 1916, les Ottomans ont subi des coups extrêmement sévères de la part des Russes sur le front du Caucase. En Anatolie de l'Est, d'immenses zones, d'importants forts et ports ont été perdus et leur 3^{ème} armée a été complètement détruite. Certains (p. ex. l'attaché militaire austro-hongrois à Istanbul) disaient que seule la révolution russe de février 1917 a sauvé l'empire d'un effondrement militaire total.³ Après la démission du tsar Nicolas II, l'armée caucasienne russe s'est pour ainsi dire désarmée, à la suite de quoi les affrontements avec les Ottomans ont presque cessé et sont devenus sporadiques.

Tout cela a permis aux Ottomans d'utiliser leurs forces restantes pour arrêter les Alliés en Mésopotamie et en Palestine. Ils échouèrent, car les Britanniques occupèrent Bagdad en mars 1917 et Jérusalem en décembre 1917. Malgré ces pertes dramatiques, la victoire de la révolution bolchevique a néanmoins fait naître l'espoir que les puissances centrales sortiraient victorieuses de la guerre non seulement en Europe mais au Proche-Orient aussi.

Le gouvernement bolchevique favorable à la paix a demandé un cessez-le-feu le 3 décembre 1917, qui est entré en vigueur le 17. Selon le cessez-le-feu, les forces d'occupation ont été retirées de l'Anatolie de l'Est et, à la fin de 1917, aucun soldat russe n'était sur le sol turc. Il découlait également du cessez-le-feu que sur le front du Caucase, le quartier général ottoman pouvait remplacer la défense sans espoir par une nouvelle stratégie offensive alors que les forces ennemies se désintégraient. Avec le départ de l'armée russe, le nouveau Grand Vizir, Mehmet Talaat Pacha a estimé que la voie s'était ouverte pour la réalisation de l'Empire turc oriental, la presse a polémique sur la reconquête des territoires en Asie Mineure orientale et au-delà du Caucase, et les délégués ottomans envoyés aux négociations de paix de Brest-Litovsk, comme le ministre des affaires étrangères Ahmed Nesimi, exigeaient non seulement la restauration de la frontière russo-turque en 1914, mais aussi la restauration de la frontière 1877-1878 et le retour de trois provinces perdues dans ce conflit, Kars, Ardahan et Batum. Ils estimaient que cette compensation était nécessairement due à l'empire pour ses graves souffrances et pertes de guerre. Même le centre de l'industrie pétrolière russe, Bakou, est venu sur le tapis, même si ici Istanbul devait faire face à son propre allié, l'Allemagne.

Cette expansion ottomane du Caucase a peut-être fait partie des ambitions panturques ou bien pantouraniens qui étaient très populaires dans l'État du sultan pendant la guerre. L'expansion vers l'est aurait, selon l'idéologie, réuni les peuples turcophones au-delà du Caucase et de l'Asie centrale sous une

² Sur l'ensemble de la question, TRUMPENER 1968.

³ POMIANKOWSKI 1928, 225-226, 439.

suprématie politique unique, créant ainsi un vaste empire oriental « touranien ». Bien sûr, dans la dernière phase de la guerre, alors que l'issue des combats était loin d'être décidée, les stratèges de l'Entente étaient excessivement préoccupés par l'acquisition des ressources d'Asie centrale par les Turcs et leurs alliés allemands. En été 1918, un analyste du Quai d'Orsay souligne: « Le but poursuivi par nos ennemis dans cette région paraît être de constituer, sous leur tutelle, une ligue des peuples musulmans de race turque de la Russie méridionale, du Caucase, du Turkestan et de la Perse, menaçant à la fois les Indes, la Chine et le Japon, ouvrant de nouveaux débouchés économiques et permettant à la *Mitteleuropa* d'étendre son influence sur des régions suffisamment riches en ressources de toute nature pour qu'elle puisse désormais se suffire à elle-même et défier tout blocus ». ⁴ En automne 1917, à propos du mouvement pantouranien, un autre rapport de renseignement anglais souligne que plus de 17 millions de turcophones vivent en dehors de l'Empire ottoman, et « l'Asie centrale turcophone est l'une des plus grandes régions linguistiques contiguës dans le monde, plus grande que la région de la Grande Russie et presque de la taille de la région anglophone ou hispanophone d'Amérique ». L'idéologie du pantouranisme pourrait devenir dangereuse entre les mains des dirigeants turcs, car « toute la population ici est turque, toute la population ici est sunnite ». Si le gouvernement ottoman devait créer ici un État turco-musulman en alliance avec la Perse et l'Afghanistan, l'Inde serait directement menacée. « Il créerait un large arrière-pays anti-britannique derrière les tribus anti-britanniques aux frontières du nord-ouest ». ⁵

L'effort d'unir les peuples d'origine turque sous la même suprématie politique a défini donc l'idéologie pantouranien, telle que la comprenaient les dirigeants Jeune-Turcs, lorsqu'une offensive à grande échelle a été lancée en 1918 pour conquérir des territoires au-delà du Caucase. L'offensive turque lancée dans les territoires au-delà du Caucase en 1918 semble néanmoins être une réponse aux circonstances militaires plutôt qu'une manifestation pratique d'une sorte d'idéologie. L'Empire ottoman, alors complètement privé de ses possessions européennes, est menacé de perdre ses provinces arabes occupées successivement par les Anglais et les Arabes qui se révoltaient contre le gouvernement des Jeunes-Turcs sur la côte occidentale de l'Arabie en été 1916. Au moment de l'effondrement du régime tsariste, cependant, les Ottomans sont trop tentés d'acquérir des territoires au-delà du Caucase et d'en faire ensuite le point de départ d'une éventuelle reconquête de la Mésopotamie britannique. Pour l'empire, qui menait des opérations principalement défensives depuis 1914, la possibilité d'une expansion vers l'est se présente en 1918, qui pourrait également compenser la perte des territoires arabes du sud.

Les Turcs ont eu l'occasion de récupérer leurs provinces anatoliennes orientales aussi, qui ont été perdues en 1916, bien que ce ne soit pas pacifique partout, dont la principale raison était que les Russes sortants avaient laissées

⁴ Note de 11 juin 1918. STANWOOD 1983, 142.

⁵ FROMKIN 1989, 352.

derrière eux 10 000 combattants géorgiens et 21 000 Arméniens qui ont résisté aux Ottomans.⁶ Le 24 février 1918, par exemple, les Ottomans reprennent Trabzon, mais seulement au prix d'effusions de sang: six cents personnes sont tuées et sept cents blessées dans l'explosion d'un dépôt de munitions, et pendant les batailles, les Russes ont perdu plus d'un millier et les Grecs plus que 250 personnes. Quelques jours plus tard, sous le commandement du pacha Musa Kâzım Karabekir, la première armée du Caucase récemment formée marcha sur Erzincan et, le 12 mars, sur Erzurum, où elle pilla de grandes quantités de ravitaillements. Dans la ville de Van qui a changé de mains pour la quatrième fois depuis le début de la guerre, après le départ des Russes, environ un millier d'hommes armés arméniens ont combattu avec les Turcs retournants et ont vendu chèrement leur vie. Dans la plupart des communes, les Arméniens partis avec les Russes ont commis des atrocités contre les musulmans. Karabekir a rapporté d'Erzincan que « chaque puits étaient remplis de cadavres ». A Erzurum, « un enfer affolant », quatre mille cadavres gisant dans les rues ont accueilli les envahisseurs !⁷ Le commandant de la 3^{ème} armée ottomane, le bey Vahib a appelé le quartier général russe à Tiflis à faire quelque chose pour freiner les Arméniens, qui « dans le cadre d'un plan organisé » ont apparemment « décidé d'exterminer les musulmans ottomans ». Le 24 mars, les Turcs atteignirent la frontière de 1914, puis ont marchèrent vers l'est. L'opportunité s'est présentée pour eux d'acquérir toute la région au-delà du Caucase.

Cette région était virtuellement indépendante de Petrograd depuis la révolution bolchevique, car le Conseil des commissaires du peuple dirigé par Lénine, dans son décret sur « l'Arménie turque » en janvier 1918, a accordé au peuple vivant ici le droit à l'autodétermination jusqu'à l'indépendance complète.⁸ Cependant, pour le malheur des Arméniens et des autres peuples au-delà du Caucase, le régime bolchevique n'était pas en mesure de leur accorder réellement l'autodétermination. Après avoir réoccupé leurs anciennes provinces d'Anatolie orientale, les Turcs ont privé la population du droit à l'autodétermination.

Pourtant, pendant un instant, l'espoir de l'indépendance a lui encore. Il est devenu évident très tôt que la grande majorité des populations géorgienne, azerbaïdjanaise et arménienne de la région était fortement anticommuniste. Immédiatement après la prise de pouvoir bolchevique en novembre, le soi-disant Haut-Commissariat à la Transcaucasie s'empara du pouvoir local et se prépara pour les élections législatives locales, tenues pour la première fois le 23 février 1918. Les forces politiques y jouant un premier rôle ont représenté impeccablement les trois principales entités nationales de la région: les députés géorgiens étaient pour la plupart des mencheviks ou des révolutionnaires sociaux (RS), les Arméniens appartenaient principalement au Dashnak de tendance nationaliste et socialiste et les Azéris étaient membres de Mussavat

⁶ ALLEN – MURATOFF 2010, 459.

⁷ GINGERAS 2016, 244.

⁸ LENIN 1977, 293, 486.

(« égalité »), un important bloc nationaliste azerbaïdjanais fondé avant la guerre mondiale. Le nouveau parlement transcaucasien (Sejm) s'est donné le droit de négocier un traité de paix avec les puissances centrales, mais pour le moment s'est abstenu de déclarer son indépendance.

Le premier problème qui opposa les membres du Sejm les uns aux autres fut la question de la guerre avec les Ottomans. Seuls les Azéris montrèrent une réelle volonté de s'entendre avec les Turcs, ce qui contribua quelque peu à leur isolement des autres.⁹ Cependant, pour des raisons tactiques, la majorité des députés accepta un traité de paix avec les Turcs (une délégation fut envoyée à Trabzon à cet effet), mais ils rejetèrent tous la quasi-capitulation signée par les bolcheviks à Brest-Litovsk le 3 mars 1918, avec laquelle le Haut-Commissariat à la Transcaucasie n'avait aucun rapport.

Ce traité, en plus de stipuler dans l'article 3 l'évacuation des provinces d'Anatolie orientale occupées par les Russes, donnait aux Ottomans tous les territoires qui avaient été conquis par la Russie dans un effort rude pendant la guerre de 1877-1878: le port de la mer Noire de Batum, la porte de sortie vitale de la Géorgie, et les forts de Kars et d'Ardahan, qui étaient des garnisons avancées des communautés arméniennes du Caucase. Le Haut-Commissariat ne pouvait pas non plus accepter l'évacuation de ces territoires parce qu'elle les considérait comme un zone tampon contre les Turcs.¹⁰ En outre, ces concessions territoriales ont été un véritable désastre pour les Arméniens, puisqu'elles représentaient environ un tiers des régions où les Arméniens vivant sous protection russe avaient résidé jusqu'alors. Craignant une nouvelle vague de violence contre les Arméniens par l'avancée des Turcs, ils se sont tournés vers le quartier général allemand pour empêcher toute atrocité, car l'avenir de la nation arménienne « dépend désormais de l'Allemagne ».¹¹

Lorsque la nouvelle des clauses de Brest-Litovsk parvint aux membres du Sejm en mars, ils entamèrent des pourparlers désespérés avec Vahib, le commandant de la 3^{ème} armée ottomane. Les forces étaient inégales, mais le Sejm a fait une offre selon laquelle les Turcs auraient reçu beaucoup moins de territoire qu'en vertu du traité de paix de Brest-Litovsk. Cette offre a été carrément rejetée par Vahib le 7 avril, exigeant l'évacuation immédiate d'Ardahan et de Batum. La délégation transcaucasienne effrayée a adopté cet ultimatum le 10, mais pas le Sejm. Le 14 avril 1918, la guerre est déclarée de Tiflis à la Turquie, et le 22, l'éphémère République démocratique fédérative de Transcaucasie (RDFT) est proclamée. On a essayé de créer une nouvelle armée à partir de l'ancienne armée tsariste dissoute, principalement des Arméniens, mais cela s'est avéré une tentative vaine car les peuples de la région ne se faisaient pas confiance. La milice arménienne forte de 16 000 hommes, sous le commandement d'un ancien officier tsariste, le général Tovmas Nazarbekian, n'a pas pu résister à une grave attaque ottomane. Le furieux Vahib a lancé ses

⁹ FLESCH 2004, 129.

¹⁰ KING 2008, 16.

¹¹ MCMEEKIN 2015, 381-382.

troupes à travers l'ancienne frontière russo-turque et le 15 avril, Batum a capitulé après une faible résistance. Deux jours plus tard, les Turcs lancent une attaque frontale sur la forteresse de Kars. Ils ont été repoussés. Vahib était convaincu qu'il pouvait gagner sans pertes importantes, alors le 22, il s'est tourné vers le Haut-Commissariat à la Transcaucasie avec une proposition de négociation. Le Sejm s'est réjoui de la possibilité du nouvel accord et a envoyé une délégation à Batum.

Cette fois, les Turcs se sont montrés rusés aux négociations. Dès l'ouverture de la conférence, les députés ottomans ont annoncé que la paix de Brest-Litovsk serait considérée comme nulle et non avenue. Des conditions nouvelles et beaucoup plus drastiques furent imposées, une exigence fut faite pour les environs d'Akhalsikhé, d'Akhalkalaki et d'Alexandropol, pour le chemin de fer passant par la Géorgie, et pour l'utilisation gratuite sur toutes les lignes ferroviaires transcaucasiennes pendant que la guerre contre l'Entente se poursuivait. Il est devenu clair que l'objectif du gouvernement turc était de réaliser ses plans pantouraniens, c'est-à-dire d'acquérir le Turkestan jusqu'aux frontières nord de la Perse et de l'Afghanistan. En fait, il n'y avait plus de place pour le débat, les Turcs ont décidé de résoudre le problème par la force. Ils ont envahi avec 30 000 soldats les territoires arméniens qui faisaient autrefois partie de la Russie, ont capturé Kars le 25 avril, ont pillé Alexandropol le 16 mai et ont continué vers l'est le long des frontières sud de la Géorgie en direction de l'Azerbaïdjan. En deux mois seulement, ils avaient reconquis les territoires qu'ils avaient perdus quarante ans plus tôt.¹²

L'alliance transcaucasienne n'a pas pu supporter cette défaite, elle s'est désintégrée fin mai en raison des défaites militaires subies par l'armée ottomane, des machinations de Moscou et des conflits frontaliers intérieurs associés à l'irrédentisme nationaliste. Des États séparés de Géorgiens, d'Arméniens et d'Azéris ont été formés. Cette dernière, la République démocratique d'Azerbaïdjan, proclamée le 28 mai, était la première tentative d'établir une république parlementaire laïque dans le monde musulman, où les femmes auraient également le droit de vote. Les Turcs ont promis au nouvel État une assistance militaire si le gouvernement le jugeait nécessaire pour « la stabilité intérieure et la sécurité nationale ». Les Arméniens, quant à eux, affrontaient les Turcs pour défendre leur indépendance et leur tenaient tête devant Erevan; au printemps 1918, ils étaient les seuls à pouvoir arrêter l'avancée des Ottomans. La relocalisation de leur Conseil national de Tiflis à Erevan, la nouvelle capitale de la République d'Arménie nouvellement formée, a été une décision forcée puisque Tiflis, en dépit d'être l'ancienne capitale du royaume géorgien, était principalement un centre culturel arménien. Avant la guerre, les Arméniens représentaient 40 % de sa population, tandis que les Géorgiens ne représentaient que 35 %. En plus, les Arméniens dominaient l'économie locale, détenaient la presse. Erevan, en revanche, en tant qu'une ville rurale endormie, était loin de la principale route stratégique Batum-Tiflis-Bakou, le long de laquelle

¹² POMIANKOWSKI 1928, 335.

s'étendaient également un chemin de fer et un oléoduc. C'est pour cette raison que Vahib a accepté de remettre Erevan apparemment sans valeur au principal ennemi de la Turquie.¹³ Ainsi l'Arménie a donc été autorisée à survivre pour le moment, mais le 4 juin, elle a été forcée d'admettre que Kars, Ardahan et d'autres zones clés étaient une propriété turque. Les trois républiques indépendantes durent accepter même leur démilitarisation en faisant la paix et en cédant aux Ottomans le contrôle du chemin de fer transcaucasien entre Alexandropol et Joulfa.¹⁴

Le but du pacha Enver, le ministre de guerre du gouvernement ottoman était, en fait, Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan turco-musulman aux confins des territoires chrétiens de Géorgie et d'Arménie, tombée sous le joug du tsar Alexandre I^{er} en 1806, et finalement annexée à l'empire par le traité russo-perse de Golestan en 1813. Son importance est bien illustrée par le fait que Trotsky, dans le sens stratégique, la considérait encore plus importante que Moscou.¹⁵ Dans une zone essentiellement rurale, Bakou compte plus de 200 000 habitants et a fonctionné comme un centre pétrolier et culturel et une ville portuaire animée sur la mer Caspienne. Avant la guerre mondiale, elle était l'une des villes russes les plus riches et les plus développées, représentant 15 % de la production mondiale de pétrole. Elle signifiait une sortie vers l'Asie centrale dans le voisinage de la Perse. Environ la moitié de la population était russe et arménienne, l'autre moitié était musulmane, mais des Grecs, des Perses, des Juifs et des Géorgiens vivaient également ici. C'était un grave problème que Bakou était isolé de son arrière-pays tatar, souffrait de graves pénuries alimentaires et ne disposait pas d'assez d'armes. Le pouvoir dans la ville est détenu depuis mars 1917, comme dans d'autres parties du Caucase, par le conseil d'ouvriers (Soviet), qui, bien qu'ayant une majorité menchevique, était dirigé par une minorité bolchevique active regroupée autour du talentueux Stepan Chahoumian. Cependant, l'organisation nationaliste azerbaïdjanaise la plus puissante, Mussavat, n'était pas représentée au Soviet de Bakou. Le gouvernement de Lénine, qui voulait mesurer son soutien au Caucase dans son port caspien, pressa le Soviet local d'affronter le Mussavat. Mais à l'arrière-plan de la lutte idéologique entre les socialistes et les nationalistes se trouvait la lutte ethnique désespérée entre les Arméniens, soutenus militairement par le Dashnak, et les Azéris musulmans de Mussavat, qui avaient fait environ dix mille victimes à la fin des affrontements du mars 1918.¹⁶ Lorsque l'armée ottomane de Pacha Enver, forte de 18 000 hommes, rebaptisée « Armée islamique », dans laquelle aucun soldat allemand ne servait, s'est approchée de Bakou en juillet, les nationalistes

¹³ REYNOLDS 2011, 206-215.

¹⁴ PICAUDOU 1992, 96-97.

¹⁵ McMEEKIN 2015, 387.

¹⁶ Dans les derniers jours de mars, en suscitant le conflit jusqu'au bout, les bolcheviks, pour la plupart d'origine arménienne, et le Dashnak ont massacré plus de dix mille Azéris et musulmans avant l'établissement de la commune de Bakou. La moitié de la population musulmane de Bakou a fui la ville. Cf. SMITH 2001.

azéris criants vengeance l'ont affluée. Ces derniers avaient auparavant demandé l'aide du pacha, ils ont donc signé un traité d'amitié et d'alliance entre les Ottomans et les Azéris le 4 juin dans l'espoir que les Azéris libéreraient leur terre de la domination bolchevique (arménienne) avec l'aide militaire turque.

Mais les Britanniques n'ont pas regardé d'un bon œil l'avancée militaire turque en Azerbaïdjan, qui s'est accompagnée de l'apparition des Allemands en Géorgie. Cela a marqué le début d'une autre phase de la politique orientale allemande: l'enjeu était de gagner la domination sur le Caucase. Cette fois, l'Allemagne n'a pas hésité à affronter son allié, l'Empire ottoman, pour défendre ses intérêts.¹⁷ Berlin a soutenu l'indépendance de la Géorgie, cette république chrétienne, bien qu'elle ait été créée principalement par des politiciens mencheviks, et au printemps 1918, a envoyé le colonel intelligent Kress von Kressenstein de Syrie à Tiflis en tant que commissaire militaire à plein pouvoir qui, depuis le début de la guerre, avait lutté à côté des Ottomans au Proche-Orient. Après avoir obtenu de précieuses concessions minières pour son pays, Kress, doté d'un bon sens diplomatique, a contribué à la proclamation de l'indépendance de la Géorgie à l'hôtel de ville de Tiflis le 27 mai, qui a officiellement mis fin à la RDFT. Le Sejm a également été dissous. Bientôt, l'attaché militaire allemand de Constantinople, le général Otto von Lossow, est également arrivé à Batum, qui a été aimablement accueilli par les habitants car ils espéraient qu'il freinerait la conquête ottomane de Tiflis d'une part et repousserait toute menace russe d'autre part. Il a rapidement signé un accord de coopération avec le gouvernement géorgien, qui a permis à l'Allemagne d'occuper avec deux bataillons le port de Poti sur la côte de la mer Noire le 3 juin, d'utiliser le réseau ferroviaire local et la flotte géorgienne, et de créer une société mixte pour extraire les ressources minérales du pays. La Géorgie s'est également engagée à exporter ses ressources minérales exclusivement aux Allemands pour le reste de la guerre.¹⁸

En fait, les ambitions allemandes s'étendaient au-delà des frontières de la Géorgie et se concentraient sur les champs pétrolifères autour de Bakou, car à cette époque-là l'importance de l'or noir avait augmenté de façon spectaculaire pour toutes les parties belligérantes. Berlin espérait non seulement ouvrir un corridor à travers le Caucase vers la Perse et l'Asie centrale, mais aussi gagner des marchés, car elle ne pouvait plus placer ses biens industriels sur ses colonies perdues et ses voisins d'Europe centrale n'avaient pas assez de pouvoir d'achat. Le *Reich* a également proposé secrètement aux bolcheviks de freiner l'avancée de son allié ottoman dans le Caucase, et de garantir la souveraineté russe sur Bakou s'il recevait en retour des concessions pétrolières de l'Azerbaïdjan. Une clause du traité complémentaire russo-allemand du 27 août 1918, complétant le traité de paix de Brest-Litovsk, stipulait qu'un quart du pétrole brut et des produits pétroliers extraits à Bakou serait mis à la disposition de l'Allemagne. Les Ottomans ont protesté avec véhémence contre le traité complémentaire,

¹⁷ LIEB 2019, 97-115.

¹⁸ TRUMPENER 1968, 180-181.

menaçant même de mettre fin au traité d'alliance avec l'Allemagne.¹⁹ Il ressort clairement de tout cela que le Caucase et ses environs étaient également importants pour les deux alliés, l'Allemagne et l'Empire ottoman, dont les intérêts de puissance dans cette région s'opposaient. Le 9 juin, le chef d'état-major allemand Erich Ludendorff demande à Enver de retirer ses troupes, de respecter la ligne de démarcation convenue à Brest-Litovsk et de déployer ses divisions plutôt sur le front palestinien ou mésopotamien. En plus, Vahib a informé la Sublime Porte que les Allemands combattaient aux côtés des Arméniens alignés contre lui. Les Ottomans ont rejeté la demande allemande. Enver a souligné qu'il serait plus facile de lancer une attaque pour reprendre Bagdad après la prise de Bakou, et la situation en Palestine est calme pour le moment. Vahib commanda ses soldats en Géorgie, où il se trouva confronté aux troupes allemandes rassemblées à la hâte par Kress à Vorontsovka sur la route Alexandropol-Tiflis. Le 10 juin, une fusillade éclate entre eux, marquant la première inimitié de la guerre mondiale entre les Allemands et les Turcs. Ces derniers mettent les Allemands en déroute (4 morts, 14 blessés) et « capturent un grand nombre de prisonniers de guerre ». Ludendorff était pris de fureur et a averti Enver que s'il ne renvoyait pas les prisonniers de guerre à Kress, il retirerait quelque 20 000 Allemands combattant dans l'Empire ottoman. De mauvais gré Enver recula et ordonna à Vahib de se retirer plus au sud.²⁰ En septembre, Ludendorff a répondu à l'intérêt du ministère allemand des Affaires étrangères que l'état-major général étudiait déjà les conséquences de la trahison de l'Allemagne par les Ottomans et de leur changement de camp... Pendant ce temps, la coopération étroite entre les Allemands et les bolcheviks a suscité l'indignation à Istanbul. La presse a vivement attaqué Berlin, qui cherchait à étendre son influence au-delà du Caucase, et le Grand Vizir Talaat a déclaré que si l'Allemagne continuait à coopérer avec la Russie soviétique au détriment de l'Empire ottoman, le gouvernement turc continuerait la guerre uniquement dans son propre intérêt. Talaat, qui s'est rendu à Berlin début septembre, a plaidé pour la nécessité d'organiser des millions de Turcs d'Asie centrale pour faire campagne contre la Grande-Bretagne et la Russie soviétique.²¹

Tout cela est important car, bien que les Russes ne représentaient plus une menace militaire, ni les Ottomans ni les Allemands ne pouvaient retirer leurs forces du Caucase et les rediriger vers d'autres fronts (comme la Palestine ou la Mésopotamie). Ils avaient peur de l'avancée de l'autre, et ils voulaient accaparer toute la zone. Un développement intéressant: dans la dernière phase de la guerre, les Britanniques et les Ottomans ont cherché à exclure leurs propres alliés

¹⁹ PATYOMKIN 1948, 356-357.

²⁰ POMIANKOWSKI 1928, 361-363; ERICKSON 2001, 186-187; ALLEN - MURATOFF 2010, 476-478.

²¹ Au cours de ses entretiens, Talaat a reçu des informations précises sur la situation déprimante du front occidental. Il rentra chez lui à travers la Bulgarie, et voyant l'effondrement de l'armée bulgare et de l'état du pays, il comprit que les pouvoirs centraux avaient perdu la guerre. FROMKIN 1989, 361-362, 367.

des régions sur lesquelles ils avaient jetées leurs dévolus après la victoire attendue. Les Britanniques ont cherché à le faire avec les Français (et les Italiens) dans les zones habitées par les Arabes, et les Turcs avec les Allemands dans et autour du Caucase.

Les différences entre les Allemands et les Turcs avaient déjà été révélées lors des pourparlers de paix de Brest-Litovsk. L'objectif du Pacha Zeki, représentant de la Porte, était de réaliser le retrait le plus rapide possible des troupes russes au-delà des frontières de 1914. En même temps, il dit aux Allemands que son pays veut profiter de l'affaiblissement des Russes et étendre sa souveraineté à Batum, Ardahan et Kars. Berlin n'a pas du tout soutenu cette demande, car elle ne voulait pas compromettre les pourparlers de paix avec les Russes, qui promettaient aux Empires centraux une chance de gagner la guerre. Elle a déclaré qu'à son avis, la frontière russo-turque devrait être finalisée lors des négociations entre les deux parties concernées et que la ligne de démarcation de 1917 devrait être prise comme point de départ pour sa désignation. Comme on l'a vu, le Caucase est pourtant devenu la cible de la politique expansionniste de la Porte, étayée par des arguments religieux, affirmant qu'elle doit protéger la population musulmane des atrocités des chrétiens. Les Allemands, bien sûr, étaient conscients des vraies raisons, et de toute façon, ils voulaient que l'armée ottomane se batte contre l'avancée britannique en Mésopotamie, et ne pas combattre dans le Caucase contre un adversaire qui ne voulait pas entrer en guerre du tout. Le plus grand critique de cette campagne a peut-être été le général allemand Otto Liman von Sanders, le commandant de l'armée ottomane en Syrie, qui n'a pas caché son point de vue selon lequel les ressources supplémentaires envoyées dans le Caucase devraient être davantage utilisées en Palestine ou Mésopotamie pour la survie de l'empire.²²

L'objectif principal, comme dans le cas des Ottomans, était bien sûr l'acquisition des champs pétrolifères de Bakou pour le *Reich*. Kressenstein, « le chef de la mission impériale allemande dans le Caucase », a été chargé de mobiliser toutes les forces locales possibles pour soutenir les Allemands, car les stratèges de Berlin avaient déclaré que le pétrole de Bakou était une cible militaire. Dans le même temps, l'infanterie, l'artillerie et les sapeurs étaient lancés de la Crimée vers le Caucase. Cependant, Kress n'avait que cinq mille soldats, ce qui ne suffisait pas pour contrôler toute la Géorgie, devenue un quasi protectorat allemand, et en même temps acquérir Bakou avant l'arrivée des Ottomans.²³

Bien qu'Enver ait cédé la Géorgie à l'Allemagne, il ne voulait pas abandonner Bakou. Il a ordonné Vahib Bey de tourner vers le sud et l'est, pour avancer vers Elisavetpol (aujourd'hui: Gandja), la capitale des Azéris tatars qui avaient fui Bakou. Il a rappelé le commandant excellent Halil de la Mésopotamie, l'a nommé commandant en chef du Caucase et a nommé son demi-frère, Nouri Pacha commandant de « l'Armée islamique du Caucase » créée le 10 juin et composée

²² LIMAN VON SANDERS 1927, 268-269.

²³ TRUMPENER 1968, 191.

de soldats turcs réguliers, de Tartares azerbaïdjanais et d'autres volontaires musulmans.²⁴ Nouri, voyant la bande vaurienne de volontaires rassemblés, décida d'attendre Vahib, qui arriva via l'Arménie le 20 juin. De cette façon, son armée ne comptait pas non plus comme une force considérable, elle se composait peut-être de 8 000 personnes, leur valeur au combat semblait hautement discutable, ils ne pouvaient même pas marcher régulièrement.²⁵ Lorsque cette « Armée islamique » s'approche de Bakou en juillet, les tensions entre les deux alliés finissent par s'intensifier, et la dernière miette de confiance entre Berlin et Constantinople disparaît. Enver, tout en assurant ses homologues allemands du contraire à Istanbul, ordonna à Nouri de prendre Bakou dès qu'il le pourrait car il avait appris que des ingénieurs britanniques se préparaient à détruire les puits de pétrole. Le 4 août, Ludendorff, par l'intermédiaire du général Hans von Seeckt, le chef d'état-major ottoman depuis 1917, a menacé sans équivoque la Porte de rappeler en Allemagne tous les officiers allemands servant dans l'Empire ottoman si « l'Armée islamique » continuait la progression. Dix jours plus tard, von Seeckt, qui a été rappelé d'urgence au quartier général allemand à Spa, en Belgique, a convenu avec Ludendorff que « tous les moyens disponibles » devaient être utilisés pour empêcher l'invasion turque de Bakou, y compris le sabotage du chemin de fer utilisé par Nouri Pacha pour transporter le ravitaillement. Bien que Ludendorff ait voulu occuper Petrograd, le 22 août, il a autorisé toujours le commandement d'une division d'infanterie complète et d'une brigade de cavalerie dans le Caucase pour acquérir Bakou. Ainsi, en septembre, 13 000 soldats étaient déjà à la disposition de Kress. Pendant ce temps, Nouri a informé Enver que la Commune de Bakou contrôlée par les bolcheviks transportait du pétrole aux Allemands en Ukraine via la mer Caspienne et la Volga, au moins jusqu'à ce que les bolcheviks soient expulsés de la ville le 31 juillet. Pour saboter les efforts de « l'Armée islamique », les Allemands ont mis le feu à l'un des ponts ferroviaires reliant l'Azerbaïdjan à la Géorgie et à Batum, en réponse à quoi Nouri a fait sauter un pont par lequel les Allemands pouvaient envoyer des troupes en Azerbaïdjan. Considéré comme un ami endurci des Allemands, Enver Pacha était tellement déterminé à capturer Bakou que dans cette situation tendue, il a donné à son frère une instruction claire: affronter les Allemands s'ils bloquaient sa route vers la mer Caspienne. La possibilité était absolument réelle: le 13 septembre, deux jours seulement avant le début du siège ottoman, Ludendorff envoya un ordre top secret à Kress pour se préparer à l'invasion de Bakou.

Voyant l'approche des Turcs, lors d'une réunion le 25 juillet à la suggestion des Eszers, Mencheviks et Dasnak dans un rapport de 259: 236, la Commune de Bakou décide de se tourner vers les autorités britanniques en Perse pour obtenir de l'aide.²⁶ Préoccupée par l'avancée du « militarisme germano-turc » dans la région, la Grande-Bretagne, qui juge important d'établir une zone tampon dans

²⁴ REYNOLDS 2011, 222.

²⁵ ALLEN – MURATOFF 2010, 489.

²⁶ SUNY 1972, 312.

le Caucase pour protéger l'Inde, envisage une intervention, mais manque de moyens matériels et humains. L'Inde, qui avait apporté une contribution majeure aux précédents efforts de guerre au Moyen-Orient, n'a pas été en mesure d'envoyer de nouvelles troupes. Et les demandes de renforts destinées au général Marshall, stationné en Irak et commandé 90 000 soldats anglais et indiens depuis l'occupation de Bagdad, auraient risqué d'affaiblir fatalement les défenses mésopotamiennes au moment d'une contre-attaque ottomane possible. Malgré tout cela, les Britanniques savaient aussi que l'envoi d'une seule division à Bakou suffirait à rétablir l'équilibre des forces au-delà du Caucase.²⁷ Empêcher la progression des Ottomans (et des Allemands) ici était considéré à Londres si important que certains considéraient l'implication de la Perse comme nécessaire. Leopold Amery, le secrétaire politique du cabinet de guerre, par exemple, a suggéré au Premier ministre David Lloyd George de promettre cette zone à Téhéran en échange de son entrée en guerre, et même de reconnaître son droit à l'autodétermination. La Grande-Bretagne, croyait-il en mars 1918, ne devait pas seulement dire « la Perse aux Perses! », mais carrément « la Grande Perse aux Perses! ». D'autres, quant à eux, ont suggéré d'offrir au souverain d'Afghanistan une opportunité d'expansion vers le nord.²⁸

Les impérialistes britanniques estimaient nécessaire d'étendre la guerre en dehors de l'Europe, dont l'Asie pourrait être l'arène principale. Dans une analyse envoyée en juin au Premier ministre, Amery a averti que les Allemands pourraient construire un empire mondial s'ils pouvaient avancer davantage, en renforçant leur hégémonie d'Anvers au Pamir ou au Pacifique, et du Varangerfjord au nord de la Norvège à la mer Rouge. Par conséquent, la tâche de la Grande-Bretagne doit être de défendre ses intérêts impériaux à l'Est: gagner la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et créer une stabilité satisfaisante en Perse et dans le Caucase. Et pour sécuriser l'Extrême-Orient, elle doit s'associer au Japon et aux États-Unis.²⁹ Le plus important est d'empêcher l'ennemi d'envahir l'Asie centrale et d'obtenir des matières premières ouraliennes et sibériennes.³⁰ Le ministre adjoint des Affaires étrangères Curzon était d'accord avec cette opinion, mais ils ont rapidement dû se rendre compte qu'ils avaient affronté non seulement l'Allemagne mais aussi les bolcheviks, car ces derniers considéraient les aspirations impériales britanniques comme l'un des principaux obstacles à la révolution socialiste mondiale sur le continent asiatique. Diverses propositions ont été faites au gouvernement concernant la politique à suivre, et finalement on a décidé d'utiliser les forces mésopotamiennes à protéger le nord de la Perse, Bakou et l'Asie centrale de l'intrusion des puissances centrales.

Ainsi, le gouvernement a envoyé une mission militaire en Azerbaïdjan de la Perse, ce qui était plus symbolique que réel. L'unité faible, dirigée par le général

²⁷ LARCHER 1926, 417.

²⁸ STANWOOD 1983, 104-105, 111.

²⁹ WOODWARD 1974.

³⁰ STANWOOD 1983, 146-148.

de brigade Lionel Dunsterville, composée de quelques dizaines de camions seulement, partit de Bagdad au début de 1918, traversa le nord-ouest de la Perse et arriva à Enzeli, sur les rives de la mer Caspienne, le 17 février. Son objectif initial était de sécuriser le port et ses environs. Mais les circonstances (le temps extrêmement froid et l'accueil hostile) l'obligent à retourner à Hamadan. Le 1^{er} mars, Londres a décidé que le nord-ouest de la Perse ne pouvait pas tomber entre les mains des Ottomans, alors, ignorant les conséquences politiques possibles de Téhéran, intensifiant l'agitation nationaliste, elle a envoyé des renforts à Dunsterville. La colonne de 6 000 hommes, composée d'Australiens, de Néo-Zélandais et de Sud-Africains, était également équipée de cavalerie, d'artillerie et de véhicules blindés. La nouvelle tâche de l'unité était de travailler avec les forces contre-révolutionnaires russes pour défendre les régions de l'Anatolie orientale précédemment occupées par les Russes et empêcher l'armée ottomane d'entrer dans le Caucase.

Dunsterville a finalement été incapable d'empêcher l'invasion turque, mais il a quand même pu acquérir Bakou, les champs pétrolifères et les chemins de fer environnants. Après l'expulsion de la Commune de Bakou dirigée par les bolcheviks le 31 juillet, il a atterri dans la ville portuaire le 17 août en réponse aux demandes des SR de droite, des mencheviks et du Conseil national arménien (Dashnak), qui a remplacé la Commune. Son apparition n'a pas suscité beaucoup de joie à Bakou, car les habitants espéraient de sérieux renforts plutôt que l'arrivée d'une colonne symbolique de 1 400 hommes. Pendant ce temps, « l'Armée islamique » reçoit des renforts de plus de 5 000 hommes le 8 septembre et Pacha Enver arrive aussi. Les Britanniques repoussent courageusement les premières attaques turques, sollicitant l'aide de la population arménienne de la ville. Les civils auraient combattu plus loin, mais l'unité britannique appelée « Dunsterforce » a brisé les dernières illusions lorsqu'elle s'est retirée de la ville sous le couvert de la nuit le 14 septembre après de violents bombardements de « l'Armée islamique » et a laissé les forces turco-azerbaïdjanaises dix ou vingt fois plus grandes et les troupes irrégulières tatares se venger des Arméniens pour le massacre de mars. Le Conseil national arménien a par la suite rendu compte d'environ 9 000 victimes.³¹ Les autorités ottomanes ont été incapables de freiner les massacres, bien que plus d'une centaine de personnes aient été exécutées pour leur implication dans les atrocités. Lors de la bataille de Bakou, la perte des Turcs s'est élevée à mille et celle des Britanniques à 180.³² 1 200 Anglais sont montés à bord des navires et ils ont emmené 50 à 60 000 Arméniens à Enzeli.³³ Dunsterville évoque cette éphémère époque d'Asie centrale dans ses mémoires avec malice. Il se décrit comme « un général britannique dans la mer Caspienne, la seule mer jamais labourée par une quille britannique, à bord d'un navire nommé d'après un président sud-africain ennemi [*Kruger*], qui a gagné le large d'un port persan

³¹ KAZEMZADEH 1951, 143.

³² MURGUL 2020.

³³ ALLEN – MURATOFF 2010, 494-495; MCMEEKIN 2015, 388-389.

[Enzeli] sous le drapeau serbe pour débarrasser une organisation arménienne des Turcs dans une ville russe révolutionnaire ». ³⁴ En revanche, les recherches récentes sont plus bienveillantes envers Dunsterville. Selon certains chercheurs, il s'agissait d'un « succès stratégique significatif », qui a cependant été rendu « incertain » par des événements sur d'autres fronts. La raison de l'échec est que la Dunsterforce est arrivée trop tard, car Bakou était essentiellement assiégée par les Turcs à l'époque, n'avait pas la force de garder la ville et les discords internes de la population arménienne et musulmane ne permettaient pas d'organiser une défense unie et efficace. Néanmoins, la présence britannique à Bakou n'était pas non plus inutile, car elle a empêché les autorités centrales d'accéder au pétrole ici pendant six semaines vitales, ce qui n'est pas négligeable, étant donné que les Allemands étaient aux prises avec de graves pénuries de carburant sur le front occidental. ³⁵

La conquête de Bakou le 16 septembre a marqué le point culminant de la fortune militaire ottomane dans la Première Guerre mondiale, et peut-être dans toutes les guerres des deux cents années précédentes. Après des échecs sur d'autres fronts, la population turque a été galvanisée par le succès de « l'Armée islamique » atteignant la mer Caspienne, qui avait pourtant perdu plus de 1 600 personnes depuis le début d'août. ³⁶ Il semblait qu'une dernière prise de l'élan était nécessaire pour réaliser la colossale vision tatare-turque d'Enver, qui se serait étendue de la Volga à l'Oural. Mais cela ne pouvait être qu'une fausse illusion. Après la prise de Bakou par les Turcs, le Conseil des commissaires du peuple à Moscou a déclaré qu'Istanbul avait violé le traité de paix de Brest-Litovsk, le rendant nul et non avenue. Et après la capitulation de l'Allemagne le 11 novembre 1918, les bolcheviks ont abrogé tout accord.

Après la sortie de la Russie soviétique de la guerre, les Ottomans pensaient pouvoir acquérir tout le Caucase et les champs pétrolifères particulièrement précieux de Bakou. Ils se sont lancés dans une campagne offensive à un moment où ils faisaient face à une menace extrêmement sérieuse sur d'autres fronts et où leur empire était au bord de l'épuisement complet. Il y aurait eu plus grand besoin de la force concentrée dans la campagne du Caucase en Syrie et en Mésopotamie, et, pour le comble de malheur, ces efforts n'ont pas sauvé l'empire de la défaite militaire totale. La situation de l'Allemagne était étrangement similaire. Au lieu de profiter du traité de paix de Brest-Litovsk et de concentrer toutes ses forces sur le front occidental, elle commande, comme les Ottomans, des troupes dans le Caucase. Elle a fait tout cela parce qu'elle voulait s'emparer des matières premières industrielles du Caucase et en particulier des champs

³⁴ DUNSTERVILLE 1920, 219. La référence au drapeau serbe signifie en fait le drapeau tsariste inversé, qui ressemblait au drapeau de la Serbie. Les navires réquisitionnés par Dunsterville dans le port d'Enzeli portaient le pavillon de l'ancien Empire russe, et à la demande du peuple de Bakou, les Britanniques se sont contentés de l'inverser et ainsi d'en altérer le sens.

³⁵ LEMON 2015.

³⁶ REYNOLDS 2011, 234.

pétrolifères stratégiquement importants de Bakou. Les intérêts des deux alliés de guerre se sont ainsi heurtés dans cette région. Pour défendre leurs intérêts, aucun d'eux n'hésite à recourir à la violence et même à affronter son allié. Il a été démontré que l'intérêt national l'emporte sur toutes les alliances.

Bibliographie

- ALLEN, W. E. D. – MURATOFF, P. (2010): *Caucasian Battlefields. A History of the Wars on the Turco-Caucasian Border 1828-1921*, Cambridge.
- DUNSTERVILLE, L. C. (1920): *The Adventures of Dunsterforce*, London.
- ERICKSON, E. J. (2011): *Ordered to Die. History of the Ottoman Army in the First World War*, Westport.
- FLESCHE, I. (2004): *Atatürk és kora. Musztafa Kemál Atatürk függetlenségi háborúja és kormányzása* [Ataturk et son époque. La guerre d'indépendance et le gouvernement de Moustapha Kemal Ataturk], Budapest.
- FROMKIN, D. (1989): *A Peace to End All Peace. The Fall of the Ottoman Empire and the Creation of the Modern Middle East*, New York.
- GINGERAS, R. (2016): *Fall of the Sultanate. The Great War and the End of the Ottoman Empire, 1908-1922*, Oxford.
- HUREWITZ, J. C. (1972): *Diplomacy in the Near and Middle East. A Documentary Record: 1914-1955*, New York.
- KAZEMZADEH, F. (1951): *The Struggle for Transcaucasia (1917-1921)*, New York.
- KING, Ch. (2008): *The Ghost of Freedom. A History of the Caucasus*, Oxford.
- LARCHER, M. (1926): *La guerre turque dans la guerre mondiale*, Paris.
- LEMON, E. J. (2015): Dunsterforce or Dunsterfarce? Re-evaluating the British mission to Baku, 1918. *First World War Studies* 6, 133-149.
- LENIN *válogatott művei* [Œuvres choisies de Lénine] (1977), t. II, Budapest.
- LIEB, P. (2019): German Middle East policy and the expedition to Georgia, 1918, in Johnson, R. – Kitchen, J. (éd.): *The Great War in the Middle East. A Clash of Empires*, London – New York, 97-115.
- LIMAN VON SANDERS, O. (1927): *Five Years in Turkey*, Annapolis.
- MCMEEKIN, S. (2015): *The Ottoman Endgame. War, Revolution and the Making of the Modern Middle East, 1908-1923*, London.
- MURGUL, Y. (2020): Baku, Battle of. in Daniel, U. – Gatrell, P. – Janz, O. – Jones, H. – Keene, J. – Kramer, A. – Nasson, B. (éd.): *1914-1918 online. International Encyclopedia of the First World War*. Berlin, https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/baku_battle_of, lié le 22 octobre 2020.
- PATYOMKIN V. P. (1948): A diplomácia története [Histoire de la diplomatie], Vol 2, Chvosztov, V. M. – Minc, J. J.: *Az újkori diplomácia története (1872-1919)* [Histoire de la diplomatie moderne], Budapest.
- PICAUDOU, N. (1992): *La décennie qui ébranla le Moyen-Orient 1914-1923*, Bruxelles.
- POMIANKOWSKI, J. (1928): *Der Zusammenbruch des Osmanischen Reiches. Erinnerungen an die Türkei der Zeit des Weltkrieges*, Vienna.
- REYNOLDS, M. (2011): *Shattering Empires. The Clash and Collapse of the Ottoman and Russian Empires 1908-1918*, Cambridge.

PETER ÁKOS FERWAGNER

- SMITH, M. G. (2001): Anatomy of a Rumour: Murder Scandal, the Musavat Party and Narratives of the Russian Revolution in Baku, 1917-20. *Journal of Contemporary History* 36, 211-240.
- STANWOOD, F. (1983): *War, Revolution and British Imperialism in Central Asia*, London.
- SUNY, R. G. (1972): *The Baku Commune, 1917-1918. Class and Nationality in the Russian Revolution*, Princeton.
- TRUMPENER, U. (1968): *Germany and the Ottoman Empire, 1914-1918*, Princeton.
- WOODWARD, D. R. (1974): The British Government and Japanese Intervention in Russia during World War I. *Journal of Modern History* 46, 663-685.